

La pensée médico-psychologique de Jean-Marc Gaspard Itard *

par Thierry GINESTE **

Après la Missa Solemnis où notre société, hélas ! a fait donner les grandes orgues pour célébrer la démagogie permanente - ce qui n'est rien - mais aussi l'erreur obstinée - ce qui n'est pas encensable (je veux parler du cent-cinquantenaire de la mort de Broussais), c'est une messe basse et le corbillard des pauvres que nous allons suivre, après avoir évité de justesse au Mozart de la psychiatrie, Jean-Marc Gaspard Itard, la fosse commune de l'ingratitude et de l'oubli.

Mais au fond, cette discrétion lui va très bien. Il faut sans doute plus d'éloignement que nous n'en avons pour apprécier sa place grandiose dans l'histoire de la médecine. C'est bien ce qu'ont compris nos amis de l'université de Los Angeles, d'où je rentre, où l'on m'a convié à célébrer Itard dans le cadre des cérémonies du bicentenaire de la Révolution française en un cycle spécial consacré à la naissance de la médecine moderne.

Jean-Marc Gaspard Itard fut, nul ne l'ignore, le médecin de l'enfant sauvage de l'Aveyron et, à ce titre, il est demeuré l'emblème des psychopédagogues, des éducateurs et des pédo-psychiatres.

Il est né le 24 avril 1774 à Oraison, dans le département des Basses-Alpes. Il fut le troisième enfant mais le seul survivant d'une fratrie de cinq : avant lui naquirent et moururent Marguerite (3.11.1768-13.1.1769) et Joseph (17.3.1771-20.8.1773) ; après lui naquirent et moururent François-Clair (2.1.1777-6.6.1778) et Esprit-Joseph (20.5.1779-11.7.1780). Itard se souviendra toute sa vie de ses deux jeunes frères qu'il a bien connus et qui sont morts alors qu'il était âgé de six ans.

Son père le confia très tôt à son propre frère Jean-François, prêtre à la cathédrale de Riez, l'évêché voisin, distant d'une quinzaine de kilomètres d'Oraison (1). Il fut instruit au séminaire de cette ville et acheva ses études chez les oratoriens de Marseille. Il commençait à peine une carrière commerciale lorsqu'il fut pris dans la levée en masse de 1793 à laquelle il n'échappa que grâce à l'intervention de son oncle qui le fit engager comme chirurgien de 3e classe à l'hôpital militaire de Toulon, replié à Soliès-Pont.

* Communication présentée à la séance du 25 février 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** 67, rue de l'Abbé Groult, 75015 Paris et C.H.S. Villejuif 94800, Service du Dr Defer.

C'est là qu'Itard apprit la mort de son oncle prêtre dans des circonstances demeurées obscures (2).

A l'hôpital militaire de l'armée d'Italie, Itard rencontre Dominique Larrey, chirurgien de l'expédition de Corse, qui n'eut finalement pas lieu. Il semble que ce soit de cette rencontre que date sa vocation médicale et qu'il accompagne Larrey à son retour à Paris.

Nous savons la suite des événements qui vont faire de ce petit provençal un découvreur des psychoses infantiles et un fondateur de l'O.R.L. Nommé chirurgien de troisième classe au Val-de-Grâce (8.5.1798) sur recommandation de Larrey, il quitte l'emploi militaire en 1805 lorsqu'on lui offre le grade de chirurgien aide-major du II^e régiment de ligne stationné à Utrecht. Ce ne lui fut pas très difficile de renoncer à la carrière militaire puisqu'il avait déjà un nom connu depuis sa tentative d'éducation et de traitement de l'enfant sauvage de l'Aveyron. Il avait en effet publié en 1801 son premier rapport sur cette "créature très intéressante", ce qui l'avait immédiatement propulsé à une place d'honneur dans le monde scientifique. Tout en demeurant médecin de l'Institut National des Sourds-Muets (devenu Impérial), il exerça la médecine libérale. Travailleur acharné et persévérant, il a publié beaucoup :

1801-1806 : publication de ses deux rapports sur l'enfant sauvage de l'Aveyron - 1802 : traduction de l'*Hygiène domestique de Willich* - De 1810 à 1820 : innombrables articles, notamment une vingtaine pour le *Dictionnaire des sciences médicales* - 1821 : *Traité des maladies de l'oreille ou de l'audition* - 1827 : annotation, avec son ami Esquirol, de la traduction de la *Médecine légale relative aux aliénés et aux sourds-muets* de Hoffbauer.

Dans le même temps, il reçut la légion d'honneur en 1814, fut élu à l'Académie de Médecine en 1822, compta parmi ses amis le *nec plus ultra* de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie parisienne. Parallèlement, il souffrit de douleurs croissantes, probablement le mal de Pott, qui courbèrent son corps avant l'âge, dès la trentaine.

Il passait ses moments perdus dans une maison de campagne du parc de Beauséjour à Passy où il fut le voisin de Chateaubriand et de Rossini. Il y suivit des cures d'eau ferrugineuse, alors très prisées contre les douleurs rhumatismales et se rendit aussi à Vichy à plusieurs reprises. C'est à Passy qu'il mourut, à 3 heures du matin, le 5 juillet 1838.

Chemin banal mais exemplaire, la vie d'Itard dut contenir des interrogations personnelles profondes pour qu'il devint le découvreur des diagnostics différentiels psychologiques des surdi-mutités : il les décrit dès 1801 dans son premier rapport sur l'enfant sauvage ; il les achèvera magistralement en 1828 devant l'Académie de Médecine dans son *Mémoire sur le mutisme produit par la lésion des fonctions intellectuelles*, dans lequel il décrit finement ce que nous appelons psychose infantile sans langage.

Quel fut le véritable génie d'Itard ?

On considère habituellement sa tentative de traitement et d'éducation de l'enfant sauvage comme l'illustration des théories sensualistes sur le développement de l'intelligence et de l'affectivité, théories exposées par la plupart des philosophes du XVIII^e siècle (Condillac, Locke, Buffon, Bonnet, etc). Et c'est un fait que par son expression sensualiste, la ligne de pensée du XVIII^e siècle assignait à l'enfant sauvage une place explicite.

Mais, trompant toutes les espérances du sensualisme qui pensait avoir trouvé son objet, l'enfant sauvage affirmerait, avec Jean-Jacques Rousseau, que "si les premiers besoins dictèrent les premiers mouvements, les passions arrachèrent les premiers sons et les premiers mots".

Traître ainsi à tout le sensualisme du XVIIIe siècle, l'enfant sauvage ne deviendrait pas la statue de Condillac ni l'homme-machine de la Mettrie, mais l'"homme de l'homme", pour reprendre une expression de Rousseau - et dont le destin se confondrait avec les questions du romantisme : avec lui l'enfant deviendrait autre chose qu'un hommoncule.

Comment cela put-il se produire ?

Itard était un jeune étudiant en médecine au moment de l'arrivée de l'enfant sauvage à Paris. De plus, il était l'un des élèves favoris de Pinel, avec Esquirol : ils suivaient tous deux les cours du maître à la Salpêtrière. Et tout le monde sait qu'Esquirol demeurera pour les générations ultérieures le fondateur de la psychiatrie occidentale.

Au moment de l'arrivée de l'enfant sauvage à Paris, Esquirol et Pinel commençaient l'application du traitement moral des fous, ce que nous appellerions aujourd'hui psychothérapie. Dans cette atmosphère, et selon Itard lui-même, la prise en charge de l'enfant sauvage ne fut rien d'autre qu'une longue psychothérapie. Dans cette atmosphère, et selon Itard lui-même, la prise en charge de l'enfant sauvage ne fut rien d'autre qu'une longue psychothérapie.

Cette première psychothérapie ne peut être évoquée sans parler des conditions théoriques et pratiques qui la rendirent possible.

Le fameux geste de Pinel déchaînant les aliénés à Bicêtre en 1793 est de ce point de vue très éloquent. Ce geste symbolique en pleine Révolution affirme l'idée que les fous sont des hommes et des femmes à part entière, comme vous et moi - un acquis de l'égalité révolutionnaire. Malheureusement, de l'aveu même de Pinel, ce n'est pas lui qui ôta les chaînes : ce mythe - image obligée de la Révolution, image aussi célèbre que la prise de la Bastille ou le Moulin de Valmy - est l'oeuvre de son fils ou de son arrière-petit-neveu.

Quoi qu'il en soit, cela nous indique que quelque chose s'est passé dans l'esprit des aliénistes qui ont survécu à la Révolution.

Et c'est Itard qui va nous l'apprendre dans un manuscrit que j'ai découvert dans les papiers de ses descendants, manuscrit écrit entre 1800-1805. La transcription de ce texte - quelques quarante pages dactylographiées - m'a demandé plusieurs années de travail, tant Itard travaillait sa pensée puis sa phrase. Il écrivait dans une langue superbe et appartient autant, de ce point de vue, à l'histoire de la littérature qu'à l'histoire de la médecine. Tant est travaillé ce manuscrit, qu'il en devient parfois intranscriptible et ce n'est qu'en y revenant cent fois que je finissais par attraper un mot puis un autre, puis un autre encore. Nouveau Champollion, je vous présente aujourd'hui ce qu'il faut considérer comme la pierre de Rosette de la psychiatrie : la fin d'un mythe et le destin catastrophique de beaucoup d'illusions.

Itard, en effet, cite beaucoup Pinel, comme un maître déterminant. De plus, à côté de réflexions générales, il établit une classification des maladies mentales qu'Esquirol n'oubliera pas quand il façonnera sa doctrine des monomanies.

Mais le plus important est sans doute contenu dans ses considérations préliminaires sur les maladies mentales, leurs causes, leurs traitements. Il nous explique - ceci en 1802 - que les accès de fureur, symptôme cardinal de la folie, qui ont embrasé l'esprit d'hommes ordinaires - ceux de la Terreur, notamment Robespierre - l'ont convaincu que "les limites qui séparent la raison de la folie, le bien et le mal de notre existence morale, sont placées très au hasard, ici par le médecin, là par le moraliste, et sujettes à varier" et aussi "qu'il y a moins loin que nous le pensons entre la raison et la folie", ce qui l'amène à cet aphorisme irréductible, à la fondation même de toute la psychiatrie : "l'homme est tout entier dans l'aliéné".

L'innovation vraiment révolutionnaire fut d'avoir intégré les attributs de la monstruosité psychologique et de la folie à l'idée de la normalité psychologique. L'explosion pulsionnelle des hommes de la Terreur fut pour Itard l'occasion de cette nouvelle compréhension de l'homme. Contrairement à toute l'historiographie du XIX^e siècle, ce n'est pas la Révolution française qui permit de percevoir que les fous sont entièrement humains. Bien plus, la perception de la folie comme partie intégrante de toute vie psychologique normale permit l'audacieuse identification réciproque au travers de laquelle Itard proposa une stratégie thérapeutique de ce que l'on appelle aujourd'hui le "transfert".

C'est qu'il avait compris le jeu des forces pulsionnelles, à la fois jeu d'enfant, jeu de salon, jeu de massacre.

Et ce n'est pas une simple coïncidence s'il écrivit ce texte sur les maladies mentales au moment précis où il entreprit le traitement de l'enfant sauvage de l'Aveyron, paradigme achevé du fou. Il y a de nombreuses années que j'ai insisté sur les questions métaphysiques rencontrées par Itard à propos de la sexualité de l'enfant sauvage devenant adulte, questions sur l'origine, le cheminement et le destin des pulsions.

Dans ce contexte, nous comprenons mieux pourquoi Itard est à l'origine de la psychiatrie, pas seulement de la pédo-psychiatrie ; non pas parce qu'il eût essayé d'ingénieuses trouvailles pédagogiques - ce qui, admettons-le, n'eût pas mérité de figurer dans les annales de l'histoire de la médecine - mais parce qu'il fut à l'origine d'un nouveau regard que l'homme a porté sur lui-même, ouvrant à des questions sans réponses et peut-être même sans formulation.

L'occasion lui en aura été donnée par un enfant qui ne parlerait jamais, quelque soin qu'on en aura pris et qui, après un mieux relatif, aura fini par retomber dans l'autisme et la catatonie.

Ainsi, ce fut entre 1800 et 1805 dans la proximité amicale et intellectuelle de Pinel et d'Esquirol qu'Itard produisit la majeure partie de son oeuvre psychiatrique à la fois clinique et théorique. Mais, durant l'année 1805, successivement, il perd sa mère et délaisse son enfant sauvage. Il se détourne de la psychopathologie et s'oriente vers les maladies de l'oreille et de l'audition, devenant le fondateur de l'O.R.L. moderne. Cependant, les idées qui lui sont venues ces années-là ne le quitteront pas de si tôt :

l'année même de la mort de l'enfant sauvage (1828), il publie sa magistrale description de ce que nous appelons psychose infantile sans langage, dans un texte qu'un Spitz ou un Kanner n'auraient pas désavoué.

Mais alors pourquoi ne devient-il pas aliéniste ?

C'est que, contrairement à Pinel et Esquirol, il est le seul qui se soit confronté à l'impossible douloureux du traitement moral et il s'y est brûlé les doigts. Pinel et Esquirol, très prudemment et très rapidement se sont détournés du traitement moral qu'ils ont perverti en "traitement institutionnel" baptisé police institutionnelle .

Le seul traitement moral dont on ait conservé une narration détaillée, l'histoire de l'échec d'Itard avec son enfant sauvage, a, quant à lui, permis une nouvelle compréhension du sujet et de son édification intersubjective.

Ainsi, Itard apparaît comme le fondateur de la psychiatrie par sa compréhension du fonctionnement psychique, ses perturbations et les moyens thérapeutiques à leur opposer.

Durant l'été 1799, en deuxième année de médecine, il suit les cours de Pinel dont il devient un ardent zéléteur ; à la fin de l'année 1800, il sera l'un des premiers lecteurs du *Traité médico-philosophique* (en vente en octobre 1800) et au même moment, il rencontre l'enfant sauvage. *Post hoc, propter hoc*, il écrivit un *Traité des maladies mentales* qui devait rester à l'état d'ébauche avancée. Il aura fallu plus de 150 ans pour le redécouvrir après qu'on aura tenté, comme je l'ai fait, de retrouver dans leur état naissant les questions qui furent les siennes et qui l'ont sans doute abattu.

Sa position d'unique survivant d'une fratrie de cinq l'aura sans doute placé dans une position psychologique extrême et peut-être excessive pour avoir porté en lui l'image d'une mère en deuil de ses enfants, image bien proche, pour l'inconscient qui ignore la nuance, de celle d'une mère meurtrière des enfants qu'elle n'a pas su maintenir en vie. Dans cette perspective, le traitement et l'éducation de l'enfant sauvage apparaissent comme une offrande faite par l'enfant survivant à la mère ou inconsolable ou impardonnable.

On comprend mieux l'abandon de ce traitement juste après la mort de sa mère en 1805 : cette offrande démesurée par laquelle il tente de consoler le chagrin ou de cacher le crime de sa mère est devenue inutile. D'ailleurs, Itard ne se maria jamais et n'aura pas d'enfants. Le mythe du père fondateur, Pinel, contre qui Itard se serait élevé avec le traitement de l'enfant sauvage, mythe oedipien par excellence, cache en fait le mythe de la mère meurtrière, tabou absolu.

Le meurtre et les questions posées par l'image de la mère meurtrière appartiennent naturellement au contingent de l'explosion pulsionnelle qui devint la pratique et la règle ordinaires sous la Terreur.

Le phantasme de la mère meurtrière, mis en scène par la mère-patrie, moderne Médée tranchant la gorge de ses enfants, a été actualisé par la mort des enfants de la reine qui, elle-même, avait été incapable de les protéger.

Hélas, pendant près de deux siècles, les pédagogues et les médecins qui prendront en charge les idiots ne retiendront d'Itard qu'une apologie de l'apprentissage. Et il faudra un siècle pour renouer avec son audacieuse et géniale naïveté. Ce lien sera l'oeuvre de la réflexion psychanalytique sur les pulsions. Mais Itard demeure le premier à avoir formulé d'une manière différente et originale la question du statut du sujet.

La Terreur, en banalisant le crime au nom du bonheur public, venant à peine mais pour toujours de débarrasser cette question des illusions philosophiques du XVIII^e siècle concernant la bonté naturelle de l'homme.

C'est donc plus par une raison profonde et discrète que par sa méthode bien connue d'éducation de l'enfant sauvage qu'Itard demeurera un monument de la médecine qui eut mérité à l'occasion du cent-cinquantenaire de sa mort, devant notre Société, une célébration moins subreptice, puisqu'au Prytanée des gloires de la médecine où nous perpétuons les fondateurs, il occupe une place discrète mais grandiose par une découverte discrète et grandiose, comme je le disais en commençant, à l'égal de son contemporain Laënnec découvrant l'auscultation médiate.

NOTES

- (1) Il existe un sérieux doute quant à la réalité de l'éducation du petit Jean-Marc Gaspard par son oncle. cf. T. GINESTE, Itard et la Révolution. A paraître.
- (2) Noyade accidentelle ou provoquée? Pour une discussion de ce point cf. note (1).

SUMMARY

Reinterpreting Itard's place in the history of psychiatry in the light of biographical data and unpublished manuscripts discovered by the author, related with the political and social upheavals of the French Revolution.